

ANTONY DONALDSON, LE GÉOMÈTRE

ANTONY DONALDSON, NÉ AVEC LE DÉBUT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, FAIT PARTIE DES ARTISTES MYTHIQUES DU POP BRITANNIQUE PAR SON ANALYSE PRESQUE SCHÉMATIQUE DES FORMES ET DES COULEURS PROPOSÉES PAR L'ENVIRONNEMENT URBAIN. IL MARIE EFFICACITÉ ET ÉTRANGETÉ, FIGURATION ET GÉOMÉTRIE AVEC UNE ICONOGRAPHIE MARQUÉE PAR LA RÉPÉTITION STROBOSCOPIQUE DANS UN MÊME TABLEAU DE PIN-UP, DE VOITURES DE COURSES, DE FAÇADES DE CINÉMAS. RENCONTRE AVEC LE PLUS JEUNE DES POP HISTORIQUES.

ENTRETIEN AVEC RENAUD FAROUX

RENAUD FAROUX **Votre enfance se passe pendant la guerre et la bataille d'Angleterre. Comment l'histoire a-t-elle marqué votre œuvre ?**

ANTONY DONALDSON L'enfance est présente dans le travail de chacun... Mon enfance à moi fut, je dirais, fracturée. Et itinérante, car je n'ai pas vraiment eu de maison à moi. Mon père était pilote de chasse dans la RAF, et il a vite été porté disparu au combat au début de la Seconde Guerre. Ma mère devait travailler. Dès cinq ans, j'ai été placé en internat et pendant neuf mois de l'année je dormais à l'école. Je n'ai pas vraiment choisi d'être un artiste, je n'ai pas pris cette décision, c'est juste arrivé comme ça. La première exposition qui m'a vraiment marqué fut celle de Nicolas de Staël à la Whitechapel Art Gallery. Son commissaire était Bryan Robertson qui a monté par la suite *This is Tomorrow*, en 1956, où sont apparus les premiers artistes Pop de l'*Independent Group*.

Ensuite, c'est le peintre Richard Smith qui m'a donné de bons conseils et ce que je vais retenir de sa démarche, c'est qu'il structure géométriquement ses toiles en se référant à des emballages publicitaires au point de faire déborder leurs relations de couleurs et de volumes dans la troisième dimension. Comme lui, je ne me considère pas à proprement parler comme simplement un artiste Pop. Je me sens plus proche du terme de « *Nouvelle Figuration* », comme mon ami Patrick Caulfield. Artistes Pop, c'est comme une marque qu'on nous a collée à tous !

Take Five.
1962, huile sur toile, 153 x 153 cm.
Tate Gallery, Londres.





Nous sommes devant diverses études pour des tableaux qui se sont révélés historiques...

En effet. La toile *Starr-Queen for Jenny Davis* a été achetée dès 1962 par le Arts Council; *Take Five* de 1962 est conservée à la Tate Modern de Londres et la légende raconte que c'est le premier tableau Pop entré à la Tate Gallery, dès 1963 !

Concernant *Take Five*, l'œuvre finale est une juxtaposition très rythmée de cinq beautés en sous-vêtements dans un décor abstrait composé de bandes rouges horizontales, de zigzags blancs et bleus, de bandes en diagonales jaunes et blanches. La composition est constituée d'un montage d'images en séquence pour démontrer la manière dont le corps de la femme est dépersonnalisé, banalisé, standardisé, transformé en simple objet, comme une publicité. Dans *Summershot* de 1964, c'est l'image stéréotypée des starlettes sur la plage qui est détournée; avec *Bring it to Jérôme*, on reconnaît le noir et blanc des films de la Nouvelle Vague. Quand sont apparues vos premières pin-up ?

Mes représentations de pin-up datent de la Slade School of Fine Arts, quand j'habitais sur Pimlico Road avec ma femme Patricia. C'est d'ailleurs souvent des photographies d'elle qui sont à l'origine de mes pre-

miers tableaux ! Le matin, je prenais le métro pour aller en cours avec comme professeurs Frank Auerbach, Myles Murphy, Lucian Freud... et souvent, le soir, je marchais pour rentrer de la Slade à la maison. Je traversais le quartier de Soho où étaient ouverts des clubs de strip-tease. Il y avait des boîtes en verre à l'extérieur avec des photos de filles punaisées à l'intérieur. J'ai alors produit des images qui se répétaient et que je plaçais dans des boîtes, comme les publicités de ces clubs. Je voulais que mes formes soient identiques et j'ai commencé à utiliser des pochoirs pour produire les tableaux *Three pictures of you*, *Four*, *ZigZag past an Aurelia*... À partir de là, j'ai beaucoup travaillé sur les variations et sur la répétition presque frénétique d'une même image en jouant sur l'asymétrie et des jeux de miroirs. L'élimination des yeux, de la bouche dans un visage, la concentration sur l'essentiel de la forme, toutes ces simplifications permettent d'éviter la banalité de trop d'expressivité.

Pouvez-vous revenir sur votre série historique consacrée aux voitures de course et au pilote Jim Clark ?

Les belles mécaniques m'ont toujours attiré. Sur une photo, on me voit à douze ans au circuit de Silverstone devant l'Alfa Romeo de Giuseppe « Nino » Farina ! Pour situer l'atmosphère des années 1960, en plus de l'effervescence sociale ou artistique, la musique et le cinéma, il faut se rappeler les avancées techniques, comme celles réalisées par l'ingénieur Colin Chapman qui changea totalement le design des voitures de courses. À cette époque, la star des circuits automobiles était Jim Clark. J'ai fait plusieurs tableaux en son honneur à bord de sa Lotus 25. Les premiers sont sur bois. Ils ont de la matière et sont peints de façon très énergique. La dernière œuvre de la série est sur toile. Elle est quasi abstraite, complètement plate, née d'une suite de simplifications. Les divisions de l'image dans les toiles, horizontales, verticales, penchées, suggèrent l'effet de la vitesse.

Que vous a apporté votre séjour aux USA à la fin des années 1960 ?

En 1966, j'ai reçu une bourse pour partir outre-Atlantique. Après un road trip de deux mois, je me suis posé à Los Angeles. J'y connaissais deux amis artistes : Joe Goode, qui exposait comme moi à la



Mulsanne Straight.
1964, huile sur panneau, 93 x 93 cm.
Courtesy de l'artiste et The Mayor Gallery, Londres.



Study for Summershot.
1964, acrylique sur papier, 114 x 110 cm.
Collection privée, Paris.

Rowan Gallery et qui m'avait présenté son vieil ami d'enfance, Edward Ruscha. J'ai rencontré ensuite Bob Graham et John McCracken. Il me fallait tout démarrer à zéro et, pour commencer, trouver un atelier. J'ai déniché mon bonheur sur Sunset Boulevard, dans un ancien magasin de tapis. Trouver de la toile n'était pas si facile car nous étions en pleine guerre du Vietnam et l'armée américaine la réquisition-

nait pour faire des tentes. Ce qui a changé dans ma création à L.A. est lié à deux événements : un grand atelier et un compresseur avec un aérographe et des pistolets à peinture. En roulant à travers la vallée ou vers Glandale, on découvrait d'incroyables vieux cinémas qui surgissaient de terre comme des cathédrales, des châteaux forts au beau milieu des rangées de bungalows. J'ai pris des photos de tous



Vue de l'exposition d'Antony Donaldson, *Hollywood Remade*, The Mayor Gallery, Londres, 2004.
 Au fond : *Alex Brand Avenue*. 1967, Liquitex sur toile de lin, 420 x 210 cm.
 À droite : *Hollywood*. 1968-2003, fibre de verre, éd. 1/3, 209 x 160 x 145cm.

ces cinémas Art Déco qui ont donné naissance à une importante série de toiles marquées par des jeux de lignes et une certaine abstraction géométrique. Dans *Six O'Clock Cadillac*, j'ai fait partir de larges fuseaux en perspective isométrique de chaque côté du tableau comme dans *Fly the Friendly Skies*, la première toile que j'ai réalisée à L.A., où les projections se propagent comme des faisceaux lumineux triangulaires, partant du bas du tableau pour laisser apparaître au sommet le corps galbé de deux femmes. Je me suis senti assez rapidement beaucoup plus proche des artistes californiens que de mes compagnons de Grande-Bretagne. À Los Angeles toujours, avec Bob Graham, j'ai réalisé

un court-métrage, *Soft Orange*, qui mélange érotisme et comédie. Plus tard, en vacances en France l'été, j'ai fait une suite de photographies qui m'ont donné envie de travailler sur le thème de la plage. Ces filles aux seins nus, c'était incroyable pour un Anglais puritain comme moi ! J'ai alors commencé une version du *Bain turc* transposé sur la plage de Saint-Tropez. J'ai récemment composé une nouvelle série en hommage à ce tableau de Ingres que j'ai présentée à la Mayor Gallery de Londres et à Paris chez Alain Matarasso de la Galerie du Centre. Dans l'original, il y a vingt et une filles. Moi, en *Barbe Bleue* des temps moderne, à chaque tableau de mes *French paintings*, j'en enlève une ! ■



Four. 1964, acrylique sur toile, 168 x 168 cm.
 Courtesy de l'artiste et The Mayor Gallery, Londres.

ANTONY DONALDSON EN QUELQUES DATES

Né en 1939 à Londres. Il vit et travaille entre Londres et la France depuis 1992.
 Représenté par la Mayor Gallery, Londres.

SÉLECTIONS D'EXPOSITIONS

- 1963 Première exposition personnelle, Rowan Gallery, Londres
- 1964 *The New Generation* (comm. : Bryan Robertson), Whitechapel Art Gallery, Londres
- 1997 *The Pop 60's. Transatlantic Crossing*, Centre culturel de Belém, Lisbonne
- 2004 *Art & the 60's. This was tomorrow*, Tate Britain, Londres
- 2013 *When Britain Went Pop*, Christies, Londres
- 2015 *Of Memory and Oblivion*, The Mayor Gallery, Londres
- 2018 *Post Pop. Outside the commonplace*, Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne

